

Un capitaine au long cours :

JOSEPH CONRAD

Dans le cadre défini et limité de cette communication, je néglige les circonstances particulières qui amenèrent CONRAD à interrompre la navigation au long cours, pour venir à Bruxelles, dans le bureau du capitaine Albert THYS, s'engager au service de la S. A. B.

De son séjour au Congo belge — qui s'étend de juin à décembre 1890 — CONRAD rapportera deux écrits. Une nouvelle, *An Out-Post of Progress* et *Heart of Darkness* (Cœur des Ténèbres), dont la substance, la densité humaine et dramatique font que ce livre demeure, après plus d'un demi-siècle, la plus haute expression littéraire de l'Afrique mystérieuse, le livre de l'Afrique par excellence.

Avant cet intermède congolais, qui devait avoir pour sa vie de marin et sa vie de romancier des conséquences décisives — en favorisant le plein épanouissement de celle-ci, et en mettant une fin prématurée à celle-là — CONRAD, naviguant au long cours, errant sur les sept mers, avait, sur les voiliers, dans les ports lointains et les terres, eu des contacts avec des « indigènes » de divers continents : aux Antilles, au Mexique, aux Indes, en Australie, en Chine. Et l'un de ses célèbres romans de mer, *Le Nègre du Narcisse*, aura comme personnage central James Wait, un noir.

Je souligne, si besoin en est, que l'œuvre de CONRAD toute entière n'est que l'aboutissement, l'expression magnifiée d'une longue et continue expérience. CONRAD n'a point inventé. Ses écrits, tous ses écrits, ne font que prolonger, sur sa table de travail, sa vie de marin,

ne sont que le témoignage précis, l'évocation passionnée d'un dur et magnifique passé, très strictement vécu.

Comment CONRAD a-t-il vu les indigènes de notre Congo ? J'ouvre d'abord *An Out-post of Progress*.

Il s'agit, dans cette nouvelle, d'un quelconque poste commercial, établi à proximité du Fleuve. Deux blancs l'occupent, et il n'est pas sans intérêt, de rappeler, pour les mieux situer dans la sauvagerie ambiante, leurs traits de primaires isolés dans une Afrique congolaise depuis longtemps révolue. Il y a Kayerts, le chef, et Carlier, son adjoint. Tous deux représentent « ce type d'individus incapables (...) dont l'existence n'est possible que grâce à la savante organisation des foules civilisées ». Ce genre d'individus sont de tous les temps. CONRAD, dans cette nouvelle, en campe deux exemplaires à l'état pur, et les conduit vers leur seule fin logique, qui est de mourir tragiquement.

A leurs côtés vivent ou gravitent des indigènes. Il y a Makola, un nègre du Sierra-Leone. Il est comptable, tient bien les livres, mais garde au cœur le culte des esprits malins, et méprise les blancs. Il y a sa femme, une négresse de Loanda « haute de taille et intarissable ». Outre ces noirs venus d'ailleurs, il y a les vrais autochtones de l'endroit. Gobila : un vieux chef d'un village d'alentour. « D'une sombre maigreur, il porte une loque autour des reins et, sur le dos, la dépouille d'un léopard ». Les deux blancs affectionnent « cette vieille créature », l'appellent « le père Gobila » qui semble, lui, aimer tous les blancs, en bloc. Il leur trouve à tous un air très jeune et, entre eux, une ressemblance troublante... Il sait qu'ils sont tous frères et, de plus, immortels... Un premier blanc est décédé dans le poste, mais cela n'a nullement ébranlé sa conviction. Car, sans doute que « ce pâle étranger avait voulu mourir et s'inhumer lui-même pour réaliser un de ces mystérieux projets dont il est inutile de rechercher la raison... ». Sur les deux nou-

veaux blancs, « qui ne forment peut-être avec l'autre qu'un seul et même être », Gobila a reporté son affection aveugle, que les deux agents lui rendent, je l'ai dit. Il est vrai que, la Compagnie ayant coutume de ne pas ravitailler complètement ses postes, c'est la bienveillance de Gobila qui permet aux agents de subsister...

Ensuite, il y a les gens d'une tribu riveraine, qui apportent à l'occasion de l'ivoire. Les voici : la lance à la main, nus, la peau luisante... D'un galbe parfait... Comme ornements, des coquillages aussi blancs que neige et des fils de cuivre scintillants... Des mouvements pleins de noblesse... Les guerriers s'accroupissent sur plusieurs rangs devant la véranda, tandis que leur chef, des heures durant, discute le prix d'une défense... Et l'agent Carlier constatera que ce sont : « de superbes bêtes ; tout en muscles ; les bras sont bons, mais les mollets trop maigres ; ils ne vaudraient rien pour une caravane ; et ils empestent... ».

Dans *Cœur des Ténèbres*, composé en 1898, CONRAD, comme l'on sait, a raconté son aventure personnelle. Ici encore, ici surtout, il n'a rien inventé. L'authenticité du récit est d'un bout à l'autre contrôlable et contrôlée. Tous les personnages en sont identifiés et c'est un jeu, à présent, de leur restituer leur nom patronymique, leur état civil. De ce fait, *Cœur des Ténèbres*, outre son intrinsèque et inégalée valeur littéraire, constitue, pour nous, un document historique, colonial et humain d'une portée considérable.

CONRAD arriva à Matadi le 13 juin 1890, à bord du *Ville de Maceio*, qui transportait les premiers rails et les premières traverses pour le chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool. En allant à Kinshasa, par le chemin des caravanes, CONRAD verra des noirs travailler, et des noirs mourir, vision impitoyable qu'il retrouvera, décantée, huit ans plus tard, en composant *Cœur des Ténèbres*. Exemple :

« Six nègres à la file gravissaient péniblement le sentier. Ils marchaient raides et lents, balançant de petites corbeilles de terre sur la tête... Des haillons noirs étaient noués autour de leurs reins et les bouts leur pendillaient derrière le dos comme des queues. On distinguait chacune de leurs côtes, les articulations de leurs membres étaient pareilles à des nœuds dans un câble (...). Ils passèrent à moins d'un pas de moi, sans un coup d'œil, avec cette totale, cette mortelle indifférence de sauvages malheureux... ».

On sait ce que la construction du rail a coûté en victimes, blancs et noirs. Parmi ces derniers, CONRAD a noté les : « formes moribondes, libres comme l'air et presque aussi diaphanes » ; il en a vu, « dispersés dans toutes les attitudes de l'effondrement et de la contorsion, ainsi qu'on en voit dans certains tableaux de massacre ou de peste... ».

Le 4 août 1890, à bord du *Roi des Belges*, CONRAD part de Kinshasa pour les Stanley Falls, d'où il ramènera, pour le voir mourir à son bord, l'agent Kurtz — énigmatique personnification d'un « Néron de la brousse ». Ici commence cette inoubliable remontée du Fleuve :

« Remonter le fleuve, c'était se reporter aux premiers âges du monde, alors que la végétation débordait sur la terre et que les grands arbres étaient rois... ».

Au long de cette manière de plongeon horizontal dans le Temps, l'Espace et l'Inconnu, — et dont la description précise constitue, au cœur de l'ouvrage, un extraordinaire morceau de bravoure littéraire — CONRAD va à la rencontre d'une humanité résolument primitive. En cours de route, il arrive que le *Roi des Belges* doive enrôler des cannibales. « Des êtres superbes, anthropophages à leurs heures », note CONRAD placidement. Mais le marin, accoutumé à jauger les êtres selon leur rendement à bord, ajoute aussitôt : « Des hommes avec qui l'on peut travailler, et je leur reste reconnaissant ».

Cependant, insensiblement et sûrement il s'enfoncé dans un univers de Genèse attardée. Écoutez :

« La terre n'avait pas l'air terrestre. Nous sommes habitués à considérer la forme entravée d'un monstre asservi ; mais là, on découvrait le monstre en liberté. Il était surnaturel... ».

Or, là-dedans, il y avait cependant des hommes. Comment étaient-ils ? Non, dit tout de suite CONRAD, prévenant l'insidieuse question :

« Non, ils n'étaient pas inhumains ! Voyez-vous, c'était là le pire, ce soupçon qu'on avait qu'ils n'étaient pas inhumains (...) On y arrivait petit à petit : sans doute, ils hurlaient, bondissaient, tournaient sur eux-mêmes, faisaient d'affreuses grimaces, mais ce qui saisissait, c'est le sentiment qu'on avait de leur humanité pareille à la nôtre, la pensée de notre lointaine affinité avec cette violence sauvage et passionnée... — Vilain... Certes, c'était assez vilain... Mais pour peu qu'on en eût le courage, il fallait bien convenir qu'on avait en soi une sorte d'indéfinissable velléité de répondre à la directe sincérité de ce vacarme, l'impression confuse qu'il s'y cachait un sens que vous étiez, vous si loin de la nuit des âges, capable de comprendre... ».

Après cet étonnant dessin en raccourci, relevons — lorsqu'on enlève Kurtz, malade et dément, sur un brancart, pour l'embarquer — l'hallucinante apparition, dessinée en gros plan celle-ci, de cette négresse anonyme, la pitoyable compagne du « Néron », et qui surgit devant le Fleuve, littéralement transportée de la Tragédie antique au sein de la primitivité sans limites et sans âge :

« ... Elle marchait à pas mesurés, drapée dans une étoffe rayée et frangée, foulant à peine le sol d'un air d'orgueil, dans un tintement léger et le scintillement de ses ornements barbares. Elle portait la tête haute ; ses cheveux étaient coiffés en forme de casque ; elle avait des molletières de laiton jusqu'aux genoux, des brassards de fil de laiton jusqu'aux coudes, une tache écarlate sur sa joue basanée, d'innombrables colliers de perles autour du cou, quantité de choses bizarres, de charmes, de dons de sorciers suspendus à son corps et qui étinceaient et remuaient à chacun de ses pas. (...) Et parmi le silence qui

était subitement tombé sur ce mélancolique pays, l'immense sauvagerie, cette masse colossale de vie féconde et mystérieuse, semblait pensivement contempler cette femme, comme si elle y eût vu l'image même de son âme ténébreuse et passionnée... Elle s'avança jusqu'à la hauteur du vapeur, s'arrêta et nous fit face. Son ombre s'allongea en travers des eaux (...). Elle demeura à nous considérer sans un geste, avec l'air — comme la sauvagerie elle-même — de mûrir on ne sait quelle insondable intention (...). Soudain elle ouvrit ses bras nus et les éleva, tout droit, au-dessus de sa tête, comme dans un irrésistible désir de toucher le ciel, et en même temps l'obscurité agile s'élança sur la terre et, se répandant au long du Fleuve, enveloppa le vapeur dans une étreinte sombre. Un silence formidable était suspendu au-dessus de la scène... ».

Je conclus.

Dans ses deux récits congolais, et principalement dans le second, CONRAD a exprimé, avec une puissance et une vérité égales et jamais égalées, « la fascination de l'abominable » telle qu'il l'avait lui-même directement, profondément subie. A première vue, les personnages et figures indigènes, furtives ou longuement présentes, y apparaissent comme des éléments formels, indispensables au décor parmi lequel le récit se déroule. Ils en font intégralement, intimement partie, nés de lui et en fonction de lui, au même titre que l'eau, l'air, la végétation, la luxuriance sylvestre, les accidents éternels de la création visible. Les blancs et les noirs, en présence, sont les uns pour les autres vêtus de mystère comme la Forêt et, comme elle, impénétrables. Deux humanités distinctes, l'une à l'autre indiciblement étrangère, se regardent, cherchant obscurément à démêler quelque fil qui les puisse rapprocher. Les impressions du blanc, quand bien même elles ressortissent, chez l'écrivain, à d'ambiants facteurs physiques, n'en révèlent pas moins une sympathie humaine, élémentaire en l'occurrence, mais nettement formulée et sûre. Chez CONRAD, il est vrai, rien ne s'arrêtait, ne pouvait s'arrê-

ter aux jeux, quelque inouïs qu'ils fussent, des apparences immédiates. Toute vision captée par l'artiste déclenchait sur-le-champ le mécanisme de son aiguë sensibilité — à seule fin d'en nourrir l'œuvre d'art qui lentement, péniblement, allait naître de l'*expérience*. « Jamais, dit-il, — et il importe d'accepter sa parole à la lettre — jamais je n'ai cherché dans le mot écrit autre chose qu'une forme du beau... ». Il était donc dans l'ordre strict que la variété des mers, des terres et des paysages visités, et leurs variétés humaines respectives, constituassent, pour lui, un ensemble de matériaux bruts infiniment précieux, le seul qui valût en face du hautain postulat qu'il ambitionnait. Mais ceci impliquait *a priori* qu'il fût accessible, ouvert à la pitié, à la commisération et naturellement curieux des âmes. Or, dans l'insondable de l'âme africaine, nous le voyons qui opère des coups de sonde prudents, mû par le désir, l'aspiration sensible vers une connaissance qui lui permettra de justifier le comportement du noir, sinon de le comprendre. Car, s'il laisse l'agent Carlier, ce primaire, porter sur les indigènes le sommaire jugement rappelé plus haut (...« de superbes bêtes, tout en muscles », etc.), il évoquera, lui CONRAD, pour son compte personnel, par le truchement de Marlow, son *alter ego* : « ...notre lointaine affinité avec leur violence sauvage et passionnée... ».

Chez CONRAD, d'ailleurs, ces coups de sonde ne sont point subtilité littéraire, ne sont point gratuits. D'autre part, on imagine aisément comment et combien sa vie de marin — qui lui avait tôt appris à se dépouiller de tout et à vivre dangereusement, de plain-pied avec les mystères des mers, du monde et des hommes — comment et combien cette vie de marin l'avait idéalement préparé, avant que d'abandonner la mer sans limite pour l'espace restreint de sa table de travail, à cette ultime rencontre avec l'indigène congolais tel qu'il était il y a soixante ans.

encore, et à tirer de cette confrontation des images inoubliables dont la vérité humaine n'a point fini de nous émerveiller, ni de nous déconcerter. Car s'il est vrai, selon ses propres dires, que l'esprit de l'homme contient tous les possibles, parce que tout est en lui, tout le passé comme tout l'avenir, il peut contenir aussi, et contenait dans le chef de Conrad — grâce insigne sans égale — la source et l'explication des infinies et secrètes correspondances qui existent entre un homme déterminé, les êtres et les choses.

Mais cette grâce-là relève d'un royaume indiciblement suprême et fuyant, et dont, à bien peu d'entre nous, il est donné de posséder, en même temps que la hantise, la clef merveilleuse...

José GERS,
de l'Académie de Marine.



12. — Herbert WARD, Les Bantous « The forest lovers ».
(Musée de Tervueren.)

Deux agents de la N. A. H. V. hollandaise :

HENRI VAN BOOVEN ET ALFONS VERMEULEN

On peut se demander si les écrivains étrangers qui ont écrit sur le Congo occupent bien la place qu'ils méritent dans nos lettres coloniales. Ce sera sans doute un des mérites de l'A. E. A. C. B., dans ce cycle de conférences, de leur avoir consacré toute une soirée. Il m'incombe d'étudier ici deux écrivains coloniaux d'origine hollandaise, Henri VAN BOOVEN et Alfons VERMEULEN, mais dont le premier reçut le jour de mère flamandaise belge. L'un et l'autre servirent au Congo belge la puissante maison de commerce hollandaise *Nieuwe Afrikaanse Handelsvennootschap*, l'un à partir de 1898, l'autre à partir de 1899, et l'un et l'autre furent en relations étroites à la fois et constantes avec nos indigènes jusque dans les villages les plus reculés de la brousse.

* * *

Le livre *Tropenwee* de VAN BOOVEN est une longue plainte, mais une de ces plaintes auxquelles on peut appliquer le vers d'Alfred de Musset :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,

et cette longue plainte est peut-être un chef-d'œuvre. C'est l'œuvre par laquelle, à l'instar de CONRAD, l'écrivain est entré dans la carrière des lettres. Il la fera suivre, entre 1904 et 1933, de plus d'une douzaine d'ouvrages d'imagination ou de reportage.

L'action de *Tropenwee* tient toute à un voyage, par les voies que l'on sait, de Belgique au Congo, voyage dont

le héros entasse en quelques semaines tellement d'imprudences qu'il faudra dès avant Kwamouth, sur le bateau du Fleuve qui l'emmène vers le haut, décider son rapatriement, grièvement atteint de malaria.

Sur ce mince canevas, VAN BOOVEN a pu tisser, à petits points serrés, une œuvre évocatrice de nos vieilles tapisseries. C'est que, pour dépeindre splendidement la nature congolaise, émettre des aperçus et des réflexions révélatrices d'une intelligence subtile à la fois et nourrie, nous faire partager avec émotion ses sensations, ses souffrances et les sentiments qu'elles lui inspirent, il utilise comme une soie, une langue infiniment souple, aux tons riches et harmonieux.

Il va de soi, pourtant, qu'avec une expérience du Congo aussi réduite que fut la sienne, VAN BOOVEN ne pourra se permettre de nous révéler grand-chose des indigènes. De leur langage, a-t-il compris autre chose que le « *Mbote, mundele* » par quoi les négresses rieuses le saluent ? Malgré cela et pour cela même, peut-être, il dépeint ces indigènes objectivement, physiquement, dirai-je, sans manifester ni attirance ni répulsion. Mais les descriptions qu'il nous en donne, si réalistes soient-elles, ne manquent point d'allure.

Épinglons cette esquisse d'indigènes accroupis autour du feu, la nuit, et qui chantent :

« Links van de factorij, waar, tussen de moestuinen, de hutten der negers lagen, flikkerde het schijnsel van de vuren, die rustig knetterend, hel wapperden, uitgevend een roodlichtenden gloed, die, maar enkele stappen ver, vagelijk ondeinde de zwarte gehurkte gestalten en de angstig grijpende takken van roerloos geboomte. Een neger begon, stil en den gloed kijkend, een donker gezang. Een ander deunde mee in, toen nog een, en toen weer een ander. Droef klaagde de zang aan, klom weg in den diep ademenden, geheimvol levenden nacht, het geluid beefde en trilde, smartelijk beroerend, dwalend heen door de lage heesters, zwevend tot de toppen der bloemdragendetulpenboomen, heenweenend over de welheid van het snel voortschietende water » (pp. 148-149).

Et cette rencontre avec un groupe de femmes noires :

« Een troep lachende negervrouwen, waarvan de twee jongsten hare boezems onbedekt droegen, daalde met korven vol vruchten, de helling neer, de bloote teenen wijd spreidend bij het inhouden hunner wiegelende schreden. Zij zagen den witte die met zweetend gelaat even stil stond om hen voorbij te laten gaan. Groot en wit lachten de tanden tussen hare sterke gekrulde lippen, terwijl hare donkere stemmen, het vriendelijke : *Botte, Botte, Mendelle!* zeiden. Een doffe, spijtige smertelijkheid knelde hem de keel. Daar ging het volk weer, het sterke volk van het land, die krachtige, jonge vrouwen die, als uitdagend wiegend in de heupen, hunne volheid van leden toonden en daar volgden de groote, sterke negers, de pano's geslagen over hunne schouders. Ferm en vastberaden stapten de magere, pezige beenen, en smeten zij de hardheid van hunne kijvende, woedende stemgeluiden jooreen. Zij waren voorbij. Alleen het witte stof bleef wemelen, werd in den wind voortgedreven en tintte de bladeren en de bloesems van de boomen grijs » (p. 223).

Ou cette pochade encore que je me risque à traduire, bien que le charme du texte tienne tant au choix des sons :

Mundele était un nègre petit et grassouillet, originaire de Loanda, qui lui volait constamment de son chocolat, de ses chemises, de ses mouchoirs, de ses chaussettes, de ses cartouches, de son savon et même de ses flacons de *Fruit Salt*. Mundele avait la peau luisante et malodorante, sentant le piment avarié. Tout le long de la journée, il se frottait les dents avec un brin de bois et comme il se faisait fréquemment rosser par les autres boys, il avait toujours les yeux larmoyants. Lorsqu'on avait besoin de Mundele, personne ne parvenait à le trouver ; mais il réapparaisait furtivement... quand il n'y avait plus rien à faire (p. 190).

Malgré sa clairvoyance ou, peut-être, à cause d'elle surtout, l'auteur n'arrive pas à comprendre le comporte-

ment dur jusqu'à la cruauté, parfois, de certains blancs. La description qu'il nous en donne froidement vaut toutes les tirades de toutes les éloquences. C'est ainsi qu'il oppose à l'absence de cœur dont témoignent la plupart des Hollandais qu'il rencontre, la cordialité des Belges, dont il souligne cependant l'allure parfois bruyante jusqu'à vulgarité. Dans ce livre édité en Hollande en 1904, on se sent poussé à rechercher tout ce qui pourrait incriminer notre œuvre coloniale alors tant attaquée. On n'y trouve, et dans les dernières pages, seulement, qu'une seule histoire de cruautés envers les indigènes où un agent de l'État Indépendant du Congo fasse figure de héros, mais elle est racontée par un mécanicien pris de boisson et que son ivrognerie a fait renvoyer en Europe.

Et s'étonnera-t-on de ce que le héros de *Tropenwee*, débarquant à Anvers, par un matin de janvier, faible et grelottant, sans argent ni manteau, tout lui ayant été volé pendant sa maladie, donne cours à quelque amertume et se demande si la riche cargaison de caoutchouc et d'ivoire que ramène le *Léopoldville* vaut bien tant d'efforts et de souffrances ?

Aussi bien, pouvait-on prévoir en 1904, les développements magnifiques, économiques, sociaux et spirituels qu'allait prendre, au cours des dix lustres suivants, notre œuvre de colonisation civilisatrice du Congo et qu'actuellement, c'est aux descendants des Congolais d'avant la reprise, devenus nos compatriotes, que nous demanderions de consigner par écrit, avant que mémoire ne s'en perde, les souvenirs des premières rencontres sous le ciel équatorial, de deux races d'humains, de deux cultures et de deux civilisations ?

En tout cas l'homme noir n'a en rien répugné à VAN BOOVEN.

Il est peu d'ouvrages, dans la littérature d'inspiration coloniale, qui nous introduisent aussi profondément dans cette Afrique si repliée sur elle-même au seuil de laquelle VAN BOOVEN dut s'arrêter, et qui nous fassent mieux comprendre et aimer l'indigène, que les ouvrages d'Alfons VERMEULEN.

Cet écrivain n'a rien d'un rêveur. Homme d'action, il se sent tout à l'aise dans une ambiance meurtrière pour tant d'autres. Il découvre au Congo le climat idéal, des hommes selon son cœur, une activité qui l'intéresse, une indépendance qui l'exalte.

Dans son livre : *De Pioniersdagen van Chicongo*, nous lisons comment le héros fait ses premières armes et comment ce jeune Hollandais, sans grande formation, se mue sans peine en colonial de bonne trempe. Très aisément, il se met au diapason du milieu, sans toutefois se « négrier », car, tout en adaptant sa manière de vivre à celle de son entourage, en parlant le langage des indigènes, en respectant leurs croyances et leur façon de vivre, il reste le chef, le « blanc » que les indigènes acceptent, respectent et craignent. Après quelques mois d'initiation à son métier, il reste seul à la tête d'une factorerie établie à Ibanshe (Kasai) et, avec l'aide d'un certain nombre de trafiquants ambulants, il fait le commerce de l'ivoire et celui du caoutchouc dans la région des Sapo-Sapo, des Bakete et des Bakuba. Il a, entre-temps, conclu un mariage à la mode indigène avec une toute gracieuse jeune femme noire qui, pendant cinq ans, jusqu'au moment où elle meurt en couches, restera sa compagne agréable, aimante, intelligente, fidèle et dévouée. Laissons-lui la parole :

« Vijf onvergetelijke jaren, rijk aan avontuur, heeft hij er doorgebracht en er ging voldoende energie en invloed van hem uit om hem spoedig de onbetwiste meester van zijn eigen volk en de gevreesde en gerespecteerde Blanke voor de Bakuba te maken. Eens verliep er zelfs anderhalf jaar waarin hij geen anderen Blanke zag. En in alles